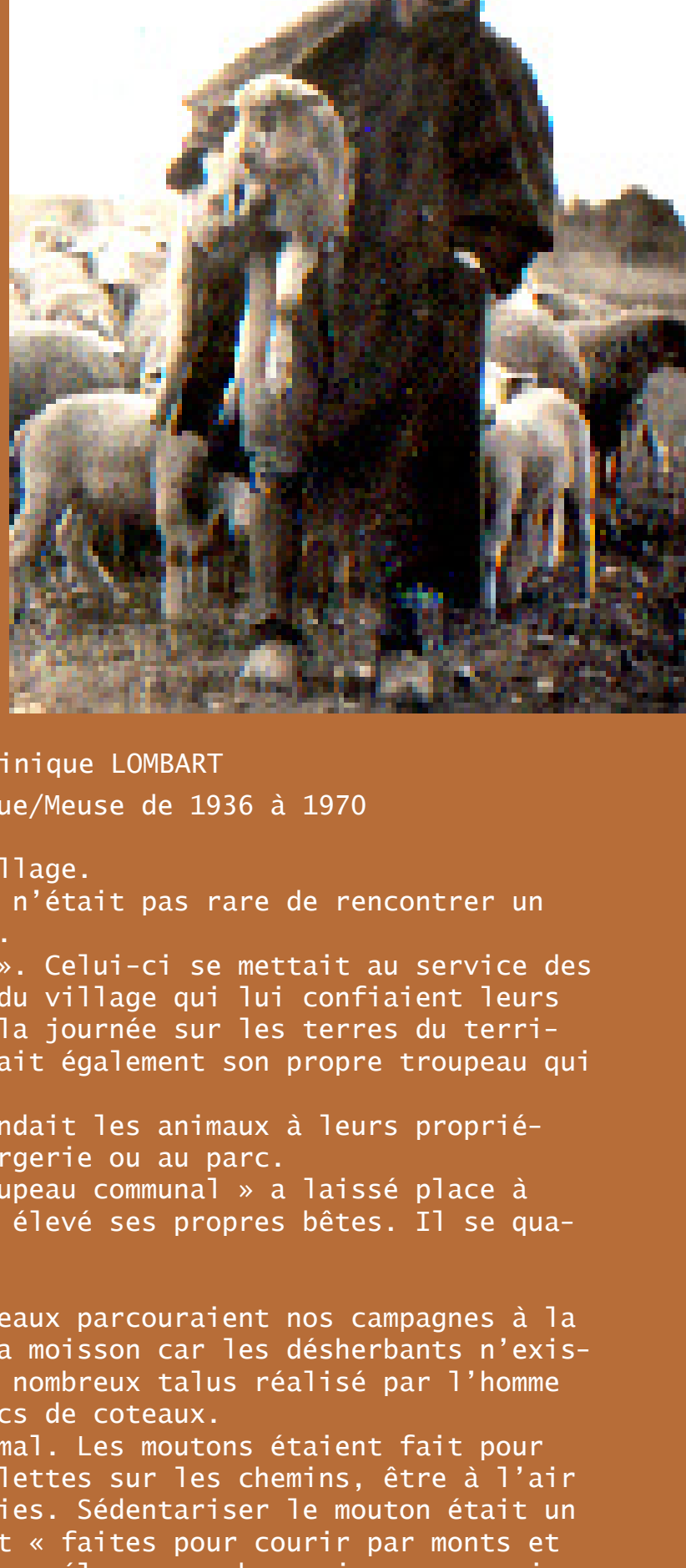


Des métier disparus

LE BERGER



Collection Dominique LOMBART

André LOMBART, Berger à Dieue/Meuse de 1936 à 1970

Il fut le dernier berger de notre village.
Avant la première guerre mondiale il n'était pas rare de rencontrer un troupeau de mouton dans nos villages.
Le berger était souvent « communal ». Celui-ci se mettait au service des propriétaires de moutons et chèvres du village qui lui confiaient leurs bêtes pour les emmener paître toute la journée sur les terres du territoire de la dite commune. Il possédait également son propre troupeau qui se joignait aux autres bêtes.
A la fin de la journée, le berger rendait les animaux à leurs propriétaires et rentrait les siennes en bergerie ou au parc.
Ce modèle a vite disparu et le « troupeau communal » a laissé place à l'éleveur. André Lombart a toujours élevé ses propres bêtes. Il se qualifiait aussi de « moutonnier ».

Durant la période décrite, les troupeaux parcouraient nos campagnes à la recherche de l'herbe restant après la moisson car les désherbants n'existaient pas, mais ils entretenaient les nombreux talus réalisés par l'homme pour retenir les terres sur les flancs de coteaux.
A cette époque on s'adaptait à l'animal. Les moutons étaient fait pour courir, user naturellement leurs ongles sur les chemins, être à l'air libre pour ne pas attraper des maladies. Sédentariser le mouton était un non sens pour lui. Ces bêtes étaient « faites pour courir par monts et par vaux ». Il ne pouvait admettre leur élevage en bergerie ou en prairies clôturées.
On retrouve cette pratique relativement proche, en montagne. Ailleurs elle a fait place à l'élevage intensif, plus sédentaire.
A cette époque l'élevage ne ressemblait en rien à l'époque actuelle où les recherches de rentabilité sont devenues prioritaires.

Le regard extérieur que l'on peut avoir sur le berger est en général idyllique, l'homme est paisible et vit au rythme de la nature.

Il n'en est rien, le métier est très pénible. Toutes les tâches liées aux soins de l'animal sont multipliées par le nombre d'animaux constituant le troupeau. Il faut attraper et retourner un animal de 50 kgs se débattant. Le premier est aisé. Le 250^e devient très lourd.
Mais il faut également penser à l'hivernage. L'herbe est devenue rare dans la campagne. Alors c'est en été que l'on y pense et le berger devient alors paysan pour engranger paille et foin.
C'est en hiver que le bonheur s'installe dans le troupeau et dans la famille du berger avec la naissance des agneaux que l'on voit gambader très vite et qui se laissent attraper facilement pour nous apporter des moments de douceur.

L'élevage ovin fut maltraité dans les années 70 avec l'arrivée massive des désherbants, les agneaux néo-zélandais qui « boycottaient » le marché et la laine totalement dévalorisée par l'arrivée sur le marché des fibres synthétiques.
Et de ce fait André LOMBART dut cesser son activité et se reconvertir dans une autre région.

Aujourd'hui des troupeaux renaissent, soutenus, par la Communauté Européenne. Ils sont souvent sédentarisés dans des pâtures assez vastes.

Anglais

André LOMBART, Shepherd at Dieue/Meuse from 1936 to 1970

He was the last shepherd in our village.
Before the First World War, it was not unusual to see a flock of sheep in our villages.
The shepherd was often 'communal'. He worked for the owners of sheep and goats in the village, who entrusted him with their animals and took them to graze all day on the land of the village. He also owned his own flock, which joined the other animals.
At the end of the day, the shepherd would return the animals to their owners and take his own animals back to the sheepfold or park.
This model soon disappeared and the 'communal herd' gave way to the breeder. André Lombart has always raised his own animals. He also called himself a 'sheep farmer'.

During the period described, the herds roamed the countryside in search of the grass left after the harvest, as weedkillers did not exist, but they also maintained the many embankments created by man to retain the soil on the hillsides.
In those days, we adapted to the animal. Sheep were made to run, to wear out their nails naturally on the paths, and to be in the open air so as not to catch diseases. Sedentary sheep made no sense to him. These animals were 'made to run over hill and dale'. He could not allow them to be reared in sheepfolds or fenced meadows.

This practice can be found relatively close together in the mountains. Elsewhere, it has given way to intensive, more sedentary livestock farming.
In those days, livestock farming was nothing like it is today, where the quest for profitability has become a priority.

The outside view of the shepherd is generally idyllic, the man is peaceful and lives in harmony with nature.

In fact, the job is a very arduous one. All the tasks involved in caring for the animal are multiplied by the number of animals in the herd. You have to catch and turn around an animal weighing 50 kgs that is struggling. The first is easy. The 250th becomes very heavy.
But you also have to think about wintering. Grass has become scarce in the countryside. So it's in summer that we think about it, and the shepherd becomes a farmer to gather straw and hay.
It's in winter that happiness sets in for the flock and the shepherd's family with the birth of the lambs, which can be seen gambolling about very quickly and are easy to catch, bringing us moments of sweetness.

Sheep farming was badly treated in the 70s with the massive arrival of weedkillers, New Zealand lambs 'boycotting' the market and wool totally devalued by the arrival of synthetic fibres on the market.

As a result, André Lombart had to close down his business and move to another region.

Today, herds are re-emerging, supported, by the European Community. They are often settled in fairly large pastures.

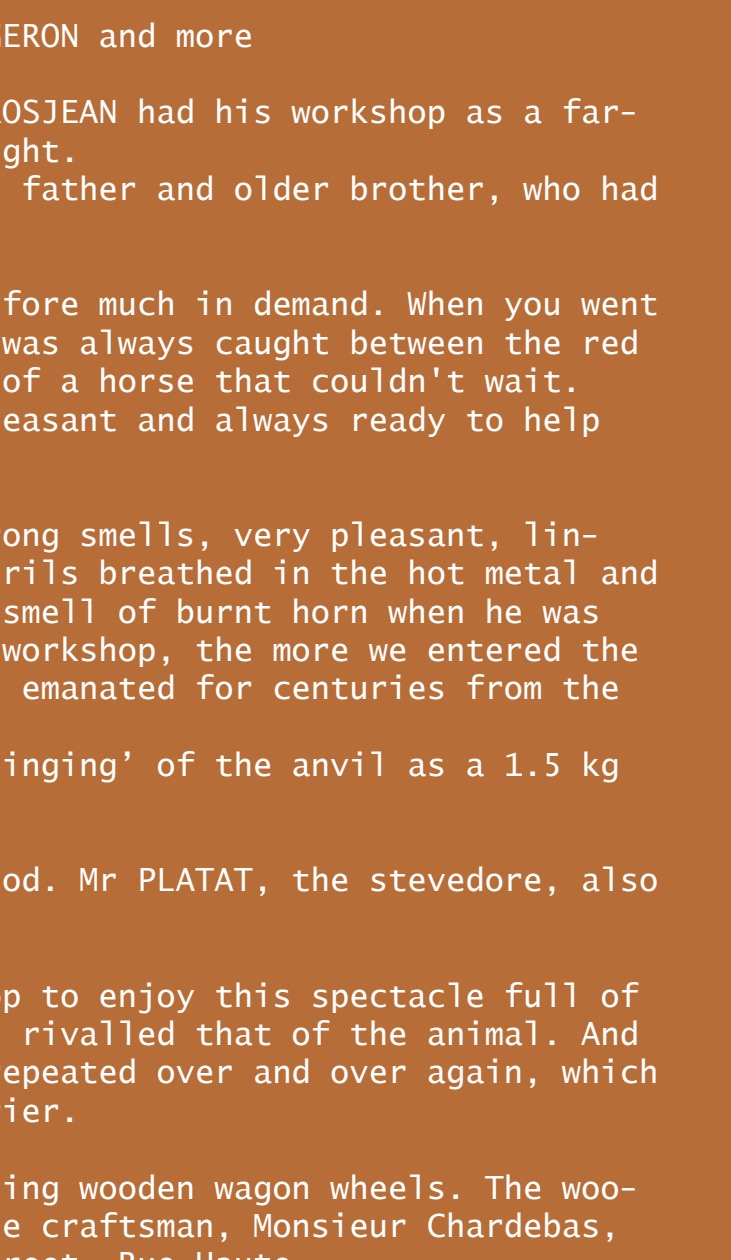
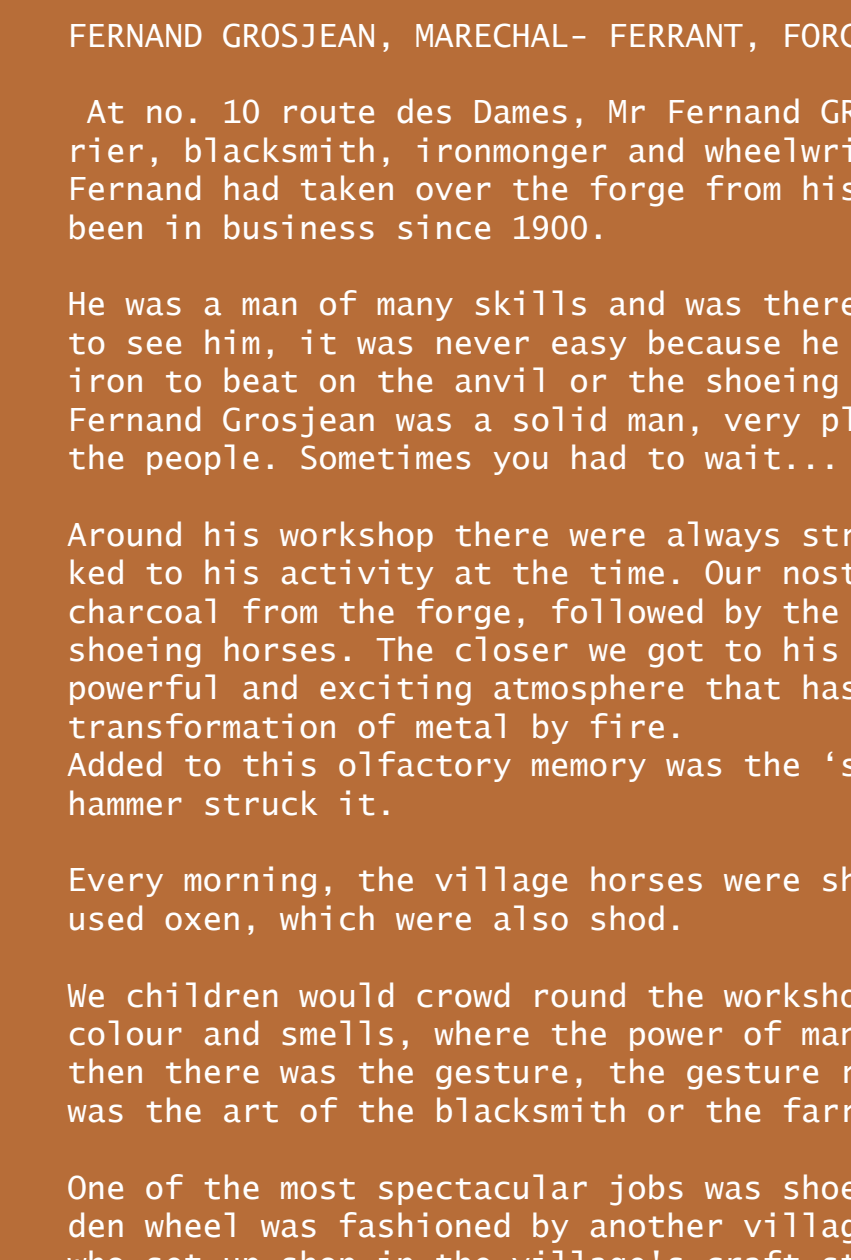
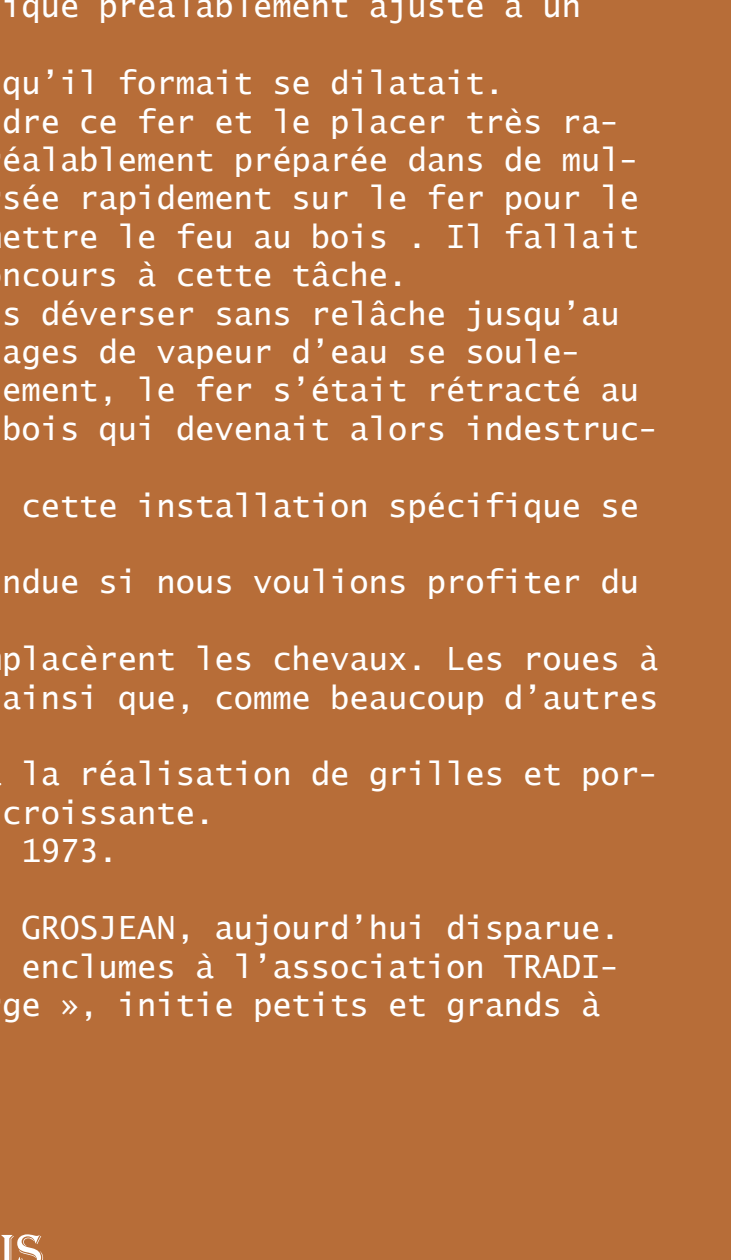
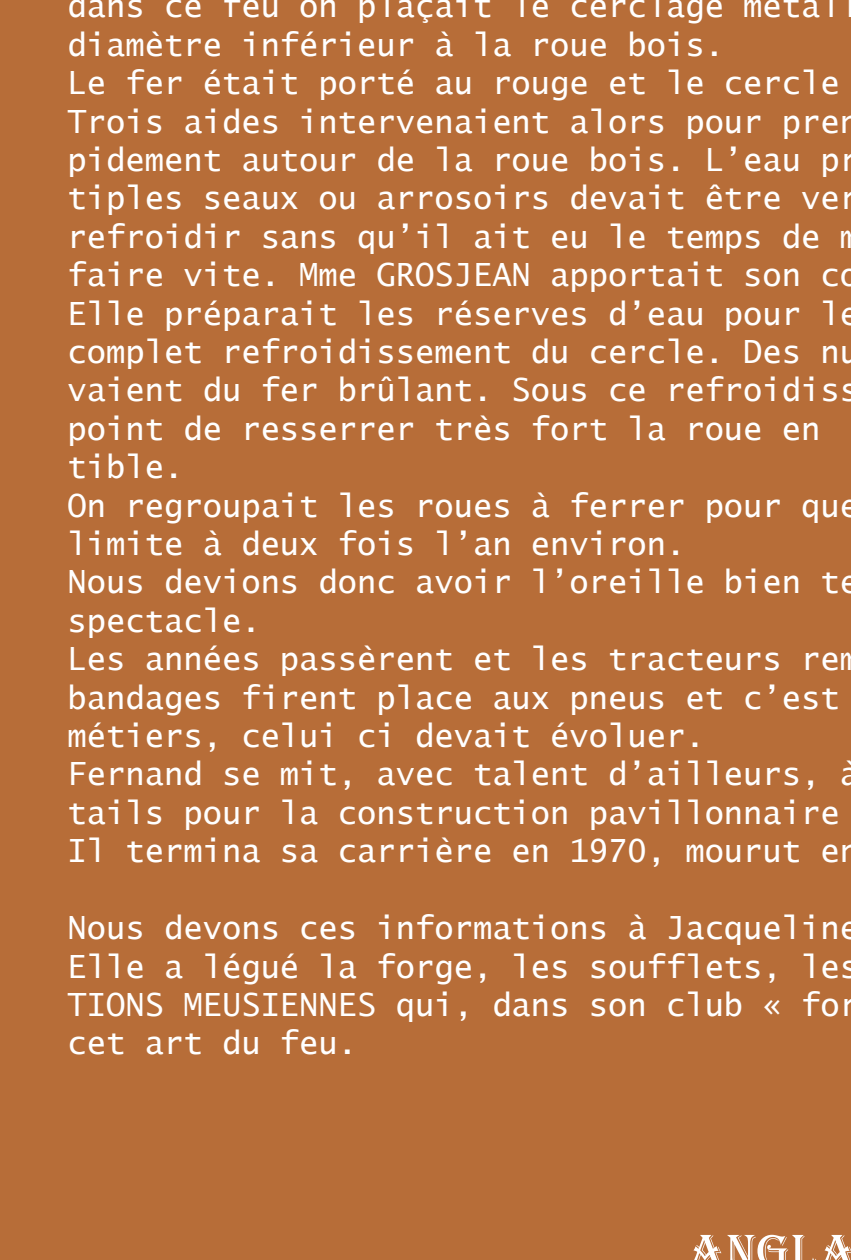
Allemand

André LOMBART, Schäfer in Dieue/Meuse von 1936 bis 1970.

Er war der Letzte Schäfer in unserem Dorf.
Vor dem Ersten Weltkrieg war es nicht ungewöhnlich, in unseren Dörfern auf eine Schafherde zu treffen.
Der Schäfer war häufig „kommunal“. Dieser stellte sich in den Dienst der Schaf- und Ziegenbesitzer des Dorfes, die ihm ihre Tiere anvertrauten, um sie den ganzen Tag auf dem Land der besagten Gemeinde weiden zu lassen. Er besaß auch seine eigene Herde, die sich zu den anderen Tieren gesellte.
Am Ende des Tages gab der Schäfer die Tiere an ihre Besitzer zurück und brachte seine eigenen Tiere in den Schafstall oder in den Park.
Dieses Modell verschwand bald und die „Gemeindeherde“ machte Platz für den Viehzüchter. André Lombart züchtete seine Tiere immer selbst. Er bezeichnete sich selbst auch als „Schafhalter“.

Während der beschriebenen Zeit durchstreiften die Herden unsere Landschaft auf der Suche nach dem Gras, das nach der Ernte übrig blieb, da es noch keine Unkrautvernichtungsmittel gab, aber sie pflegten auch die zahlreicheren Böschungen, die der Mensch angelegt hatte, um die Erde an den Hängen zu halten.

MARECHAL FERRAND



Photos de M.BEZEAU

FERNAND GROSJEAN, MARECHAL- FERRANT, FORGERON et +

Au n° 10 route des Dames, Monsieur Fernand GROSJEAN avait son atelier de Maréchal Ferrant, Forgeron, Ferronnier, charron.
Fernand avait repris la forge de son père et de son frère aîné qui exerçaient depuis 1900

C'était un Monsieur aux multiples savoir faire donc fort sollicité. Lorsque vous alliez le voir, ce n'était jamais facile car il était toujours pris entre le fer rouge à battre sur l'enclume ou le ferrage d'un cheval qui ne pouvait pas attendre.
Fernand Grosjean était un homme solide, très agréable et toujours prêt à rendre service à la population. Quelquefois il fallait attendre...

Autour de son atelier émanait toujours des odeurs fortes, très agréables, liées à son activité du moment. Nos narines respiraient fort le métal chaud et le charbon de forge puis venait l'odeur de corne brûlée lorsqu'il ferrait les chevaux. Plus on approchait de son atelier, plus on entraînait dans cette atmosphère puissante et excitante qui, depuis des siècles, émane de la transformation du métal par le feu.
A cette mémoire olfactive, s'ajoutait le « chant » de l'enclume au rythme et sous la frappe d'un marteau de 1,5 kg.

Tous les matins on ferrait les chevaux du village. Monsieur PLATAT débarrassait également les bœufs que l'on ferrait également.

Nous les enfants nous agglutinions autour de l'atelier pour profiter de ce spectacle plein de couleur, d'odeurs, ou la puissance de l'homme rivalisant avec celle de l'animal. Et puis il y avait le geste, ce geste répété maintes fois et qui faisait l'art du forgeron ou du maréchal ferrant.

Parmi les travaux les plus spectaculaires il y avait également le ferrage des roues de chariot en bois. La roue en bois était façonnée par un autre artisan du village, Monsieur Chardebas, installé dans la rue artisanale du village, rue haute.
On installait cette roue sur un bâti spécifique, horizontal et le spectacle commençait.
Sur une aire voisine on formait un cercle de feu au diamètre de la roue et dans ce feu on plaçait le cerclage métallique préalablement ajusté à un diamètre inférieur à la roue bois.
Le fer était porté au rouge et le cercle qu'il formait se dilatait.
Trois aides intervenaient alors pour prendre ce fer et le placer très rapidement autour de la roue bois. L'eau préalablement préparée dans de multiples seaux ou arrosoirs devait être versée rapidement sur le fer pour le refroidir sans qu'il ait eu le temps de mettre le feu au bois. Il fallait faire vite. Mme GROSJEAN apportait son concours à cette tâche.
Elle préparait les réserves d'eau pour les déverser sans relâche jusqu'au complet refroidissement du cercle. Des nuages de vapeur d'eau se soulevaient du fer brûlant. Sous ce refroidissement, le fer s'était rétracté au point de resserrer très fort la roue en bois qui devenait alors indestructible.
On regroupait les roues à ferrer pour que cette installation spécifique se limite à deux fois l'an environ.
Nous devons donc avoir l'oreille bien tendue si nous voulions profiter du spectacle.
Les années passèrent et les tracteurs remplacèrent les chevaux. Les roues à bandages firent place aux pneus et c'est ainsi que, comme beaucoup d'autres métiers, celui-ci devait évoluer.
Fernand se mit, avec talent d'ailleurs, à la réalisation de grilles et portails pour la construction pavillonnaire croissante.
Il termina sa carrière en 1970, mourut en 1973.

Nous devons ces informations à Jacqueline GROSJEAN, aujourd'hui disparue. Elle a légué la forge, les soufflets, les enclumes à l'association TRADITIONS MEUSIENNES qui, dans son club « forge », initie petits et grands à cet art du feu.

ANGLAIS

FERNAND GROSJEAN, MARECHAL- FERRANT, FORGERON and more

At no. 10 route des Dames, Mr Fernand GROSJEAN had his workshop as a farrier, blacksmith, ironmonger and wheelwright.
Fernand had taken over the forge from his father and older brother, who had been in business since 1900.

He was a man of many skills and was therefore much in demand. When you went to see him, it was never easy because he was always caught between the red iron to beat on the anvil or the shoeing of a horse that couldn't wait.
Fernand Grosjean was a solid man, very pleasant and always ready to help the people. Sometimes you had to wait...

Around his workshop there were always strong smells, very pleasant, linked to his activity at the time. Our nostrils breathed in the hot metal and charcoal from the forge, followed by the smell of burnt horn when he was shoeing horses. The closer we got to his workshop, the more we entered the powerful and exciting atmosphere that has emanated for centuries from the transformation of metal by fire.
Added to this olfactory memory was the 'singing' of the anvil as a 1.5 kg hammer struck it.

Every morning, the village horses were shod. Mr PLATAT, the stevedore, also used oxen, which were also shod.

We children would crowd round the workshop to enjoy this spectacle full of colour and smells, where the power of man rivalled that of the animal. And then there was the gesture, the gesture repeated over and over again, which was the art of the blacksmith or the farrier.

One of the most spectacular jobs was shoeing wooden wagon wheels. The wooden wheel was fashioned by another village craftsman, Monsieur Chardebas, who set up shop in the village's craft street, Rue Haute.
The wheel was mounted on a special horizontal frame and the show began.
In a nearby area, a circle of fire was formed to the diameter of the wheel, and in this fire, the metal hoops, previously adjusted to a smaller diameter than the wooden wheel, was placed.
The iron was red-hot and the circle it formed expanded.
Three helpers would then pick up the iron and place it very quickly around the wooden wheel. Water, previously prepared in buckets or watering cans, had to be poured quickly over the iron to cool it down before it had time to ignite the wood. It had to be done quickly. Mrs Grosjean helped with this task.
She prepared the water reserves and poured them over and over again until the circle had cooled down completely. Clouds of water vapour rose up from the burning iron. As the iron cooled, it shrank to the point where it tightened the wooden wheel, making it indestructible.
The wheels to be shod were grouped together so that this specific installation was limited to twice a year or so.
So we had to keep our ears to the ground if we wanted to enjoy the show.
As the years went by, tractors replaced horses. Tyres took the place of ferried wheels and, like many other trades, this one had to evolve.
Fernand began to make gates and fences for the growing number of housing estates, and he did so with great skill.
He finished his career in 1970 and died in 1973.

We owe this information to Jacqueline GROSJEAN, who is no longer with us. She bequeathed the forge, bellows and anvils to the TRADITIONS MEUSIENNES association, whose 'forge' club introduces young and old to this art of fire.

ALLEMAND

FERNAND GROSJEAN, MARECHAL- FERRANT, FORGERON und mehr

In der Route des Dames Nr. 10 hatte Herr Fernand GROSJEAN seine Werkstatt als Hufschmied, Schmied, Schmied und Stellmacher.
Fernand hatte die Schmiede von seinem Vater und seinem älteren Bruder übernommen, die seit 1900 praktizierten.

Er war ein vielseitig begabter Herr und daher sehr gefragt. Wenn Sie ihn besuchen, war es nie einfach, da er immer zwischen dem Schmieden von Eisen auf dem Amboss und dem Beschlagen eines Pferdes, das nicht warten konnte, hin und her gerissen war.
Fernand Grosjean war ein solider Mann, sehr angenehm und immer bereit, der Bevölkerung einen Gefallen zu tun. Manchmal musste man warten...

Um seine Werkstatt herum gab es immer starke, sehr angenehme Gerüche, die mit seiner momentanen Tätigkeit zusammenhingen. Unsere Nasenflügel atmeten das heiße Metall und die Schmiedekohle stark ein, dann kam der Geruch von verbranntem Horn, wenn er Pferde beschlug. Je näher wir seiner Werkstatt kamen, desto mehr tauchten wir in diese mächtige und aufregende Atmosphäre ein, die seit Jahrhunderten von der Umwandlung von Metall durch Feuer ausgeht.
Zu diesem olfaktorischen Gedächtnis kam noch der „Gesang“ des Ambosses im Rhythmus und unter dem Schlag eines 1,5 kg schweren Hammers hinzu.

Jeden Morgen wurden die Pferde des Dorfes beschlagen. Monsieur PLATAT, der den Hufschmied spielte, benutzte auch die Ochsen, die ebenfalls beschlagen wurden.

Wir Kinder drängten uns um die Werkstatt, um dieses Schauspiel voller Farben und Gerüche zu genießen, bei dem die Kraft des Menschen mit der des Tieres wetteiferte. Und dann war da noch die Geste, die immer wieder wiederholt wurde und die die Kunst des Schmieds oder des Hufschmieds ausmachte.

Zu den spektakulärsten Arbeiten gehörte auch das Beschlagen von hölzernen Wagenrädern. Das Holzrad wurde von einem anderen Handwerker des Dorfes, Monsieur Chardebas, gefertigt, der in der Handwerkerstraße des Dorfes, der Rue Haute, ansässig war.
Das Rad wurde auf ein spezielles, horizontales Gestell montiert und das Spektakel konnte beginnen.
Auf einer benachbarten Fläche wurde ein Feuerkreis mit dem Durchmesser des Rades gebildet und in dieses Feuer wurde die Metallumreifung gelegt, die zuvor auf einen kleineren Durchmesser als das Holzrad eingestellt worden war.
Das Rad wurde rot glühend gemacht und der Kreis, den es bildete, dehnte sich aus.
Drei Helfer nahmen das Eisen und legten es sehr schnell um das Holzrad. Das Wasser, das zuvor in mehreren Eimern oder Gießkannen vorbereitet worden war, musste schnell über das Eisen gegossen werden, um es abzukühlen, ohne dass es Zeit hatte, das Holz anzuzünden. Es musste schnell gehen. Frau GROSJEAN half bei dieser Aufgabe.
Sie bereitete die Wasservorräte vor, um sie unauffällig auszuschütten, bis der Kreis vollständig abgekühlt war. Wasserdampf Wolken stiegen aus dem glühenden Eisen auf. Durch die Abkühlung zog sich das Eisen so weit zusammen, dass das hölzerne Rad sehr stark zusammengezogen wurde und unzerstörbar wurde.

Man gruppierte die zu beschlagenden Räder so, dass diese spezielle Anlage nur etwa zweimal im Jahr benötigt wurde.
Wir mussten also ganz genau hinhören, wenn wir das Spektakel genießen wollten.
Die Jahre vergingen und die Traktoren ersetzten die Pferde. Die Räder mit den Bandagen wurden durch Reifen ersetzt und so musste sich auch dieser Beruf, wie viele andere, weiterentwickeln.
Fernand begann, mit viel Talent, Gittern und Toren für die wachsende Zahl von Einfamilienhäusern zu bauen.
Er beendete seine Karriere 1970 und starb 1973.

Diese Informationen verdanken wir der inzwischen verstorbenen Jacqueline GROSJEAN. Sie hat die Schmiede, die Blasebälge und die Ambosse dem Verein TRADITIONS MEUSIENNES vermacht, der in seinem Club „Schmiede“ Jung und Alt in diese Feuerkunst einführt.

PETITE MAIN

Petite main
"Mme Scheffer était couturière à Dieue. Toute sa vie, elle a cousu.
Que de belles toilettes elle a réalisées!
On ne connaissait pas le prêt-à-porter à cette époque!
Chaque année, à la fête Dieu, elle confectionnait un grand reposoir et la procession s'arrêtait pour prier devant chez elle."
Mémoires de Paulette Henry

ANGLAIS

Little hand
"Mrs Scheffer was a seamstress in Dieue. All her life she sewed.
What beautiful dresses she made!
Ready-to-wear clothes were unheard of in those days!
Every year, on the feast of God, she would make a large repository and the procession would stop to pray in front of her house."
Memoirs of Paulette Henry

ALLEMAND

Kleine Hand
„Frau Scheffer war Schneiderin in Dieue. Ihr ganzes Leben lang hat sie genäht.
Sie hat viele schöne Toiletten hergestellt.
Damals gab es noch keine Konfektionsware.
Jedes Jahr an Fronleichnam fertigte sie ein großes Gestell an, und die Prozession hielt vor ihrem Haus an, um zu beten.“
Erinnerungen von Paulette Henry